

Histoires de sport
Concours 2017/2018



Recueil des textes gagnants



Voici réunies les 7 nouvelles lauréates du concours Histoires de sport.

Gagnante ex-aequo catégorie Adultes

À bout de course (Virginie ARANCED).....3

Gagnant ex-aequo catégorie Adultes

La course de l'espoir (Christian ARNAUD).....5

2^e prix catégorie Adultes

Roda (Émilie LE RALLEC).....12

Gagnant catégorie 15-18 ans

Droit au but (Vincent LE RALLEC).....16

2^e prix catégorie 15-18 ans

Lina (Éloïse CAPELLE).....21

Gagnante catégorie moins de 15 ans

La grande course de chars (Madeleine REPELLIN).....23

2^e prix catégorie moins de 15 ans

La finale (Charlie SODTKE).....27

À bout de course

Je cours... Un pied puis l'autre. Et le souffle qui répond, qui accompagne le mouvement. Et les coudes qui jouent aussi le mouvement de balancier. Un pied puis l'autre, encore, c'est si facile. C'est une avancée mécanique, bien rodée, bien huilée. Je me regarde courir en quelque sorte comme on regarde les aiguilles d'une montre qui trottent. Est-ce bien moi qui cours ? Le mouvement est un peu plus prononcé que la marche, ma course est modeste : je ne vais pas vite, je veux courir longtemps. L'animal se définit notamment par sa mobilité et, là, j'affirme ma part animale... Je cours, un pied puis l'autre. Un jour, il faudrait que je sache pourquoi je cours. Quand les autres me posent la question, je réponds : pour garder la forme, la ligne, ça libère l'esprit... C'est pas faux. Pourquoi je cours ? Je sens qu'il y a autre chose que je n'ai pas encore cerné. Alors, je cours. Je sens une évidence que je ne formule pas encore. Un pied puis l'autre. Une course c'est une métaphore de la vie : je suis un point fuyant qui a derrière soi son passé et devant soi son futur. Ça a belle allure mais ce n'est pas pour ça que je cours. Pour garder le rythme, un pied puis l'autre, je m'invente, au gré des paysages, des histoires qui défilent dans ma tête. Histoire de passer le temps, de continuer la course jusqu'au bout :

Je cours... Je suis un chasseur-cueilleur du paléolithique qui avance furtivement dans la forêt. Je cherche une proie à rapporter au campement pour nourrir le groupe. J'invoque les divinités de la terre, du ciel et de l'eau. J'invoque les arbres et les animaux. Je respire les odeurs, j'observe ce qui m'entoure. Mon arc droit et mon carquois tressautent doucement dans mon dos. Je chasse, dans ma ligne de mire il y a un petit gibier. Je tends l'arc, je retiens puis lâche la corde et mon souffle. Je cours, un pied puis l'autre sur les tapis de feuilles. Et sous les feuilles se tapit la terre. Et dans la terre : les racines, les insectes, les vers de terre, la roche... Et, quelque part, de l'autre côté de la terre, un autre chasseur-cueilleur, peut-être qui court et, en dessous, le ciel et les étoiles. Au-dessus de moi : le ciel et les étoiles aussi.

Je cours... Un pied puis l'autre, je n'hésite pas, je suis déterminé. À présent, je suis Euclès, un hoplite. Je suis parti de la plage de Marathon et je cours annoncer la victoire aux Athéniens. J'ai les larmes aux yeux, je suis épuisé par le combat contre les Perses, par cette course rapide. Un pied puis l'autre. J'ai encore en tête les images sanglantes de tout à l'heure mais nous avons vaincu ceux qui semblaient invincibles. Quand je regardais la ligne de l'horizon, là où d'habitude la mer s'incline sous le poids du ciel, je ne voyais que les voiles des navires perses qui rayaient le ciel et la mer. Mais nous avons repoussé l'ennemi. Les ailes de la victoire me propulsent, peuple d'Athènes, je cours vers vous, écoutez-moi. Nous allons ériger un monument à notre gloire et écrire de nouvelles pages pour célébrer la grandeur de notre ville. J'arrive, un pied puis l'autre, je cours.

Je cours... Je suis maintenant un ninja habillé tout de noir qui glisse sur le sol pour aller accomplir sa mission. Je me faufile entre les arbres comme un félin sans un bruit. Courir en silence et accomplir la mission que j'ai acceptée, c'est ma ligne de conduite. Je ne réveille aucun animal, je ne laisse nulle empreinte. Je suis une ombre qui court ou plutôt le fantôme d'une ombre qui court ou plutôt le mirage d'une ombre fantôme. Un pied puis l'autre. Je poursuis ma mission. Je bondis sur les toits des maisons dans lesquelles les autres rêvent immobiles et couchés. Moi, je cours, je grimpe les murs à la verticale.

Je cours... Un pied puis l'autre. Je suis l'esclave noir qui fuit les coups de fouet et le travail infini dans les champs de canne à sucre. J'ai le dos encore courbé, lourd des charges transportées pendant des années. Chaque pas que je fais m'éloigne de mon maître, je cours vers la liberté. Ma tête va être mise à prix mais à quel prix ? Au prix de la dignité que je retrouve. Je cours et je souris. Je ne compte plus les cicatrices sur mon corps et les marques au fer rouge qui ont fait de moi moins qu'un animal. Dans le creux de ma main, ma ligne de vie est traversée par une entaille faite il y a trois jours en coupant la canne. Ce sera ma dernière blessure en tant qu'esclave. Je suis un homme libre à présent, je prends ma vie en main. Je cours et je suis libre. Un pied puis l'autre. Ma course est une danse en deux temps qui se danse à deux. La liberté et moi.

Je cours... Je suis le sportif à la belle foulée que la foule salue. Je vais bientôt franchir la ligne d'arrivée. Un pied puis l'autre. J'ai couru sur la ligne de crête en évitant tous les obstacles sur ma route. Je n'ai pas perdu mon souffle dans les montées et j'ai allongé la jambe dans les descentes.

Je cours... Je sais pourquoi. Mes pas sont un tam-tam et j'invoque les femmes du passé. Je cours pour les femmes qui n'ont pas pu courir, car le sport ce n'était pas pour les femmes. On disait que les femmes n'étaient pas capables de courir longtemps et que courir abîmait le système reproductif. Je frappe du pied à faire trembler la terre. Ma course est une prière, un appel. Un pied puis l'autre, une, deux. Je suis nécromancienne et je viens réveiller sous mes pieds les femmes déçues, bafouées, humiliées, opprimées dont le regard s'est un jour figé, terni, dont le regard un jour s'est perdu.

Je cours pour les femmes du passé, je cours pour les femmes d'aujourd'hui. Je cours de rage pour les femmes qui ne disposent pas d'elles-mêmes, qui marchent au pas dans les pas des hommes ou qui ne bougent pas.

Je cours pour vous, mesdames, en hommage à vos vies. Ma course est un pleur, je frappe le sol pour inventer une musique qui bondit dans les airs parmi les oiseaux, les satellites et les emails. Et pour rejoindre – libérée de toute gravité – vos rêves, vos espoirs et vos tentatives de liberté dans la course infinie des étoiles sans nombre.

La course de l'espoir

« Rends-moi ma casquette, rends-moi ma casquette ou je t'écrabouille » crie Samia en poursuivant le petit Zahir qui, provocateur, la fait virevolter avec un sourire taquin. Ses sandalettes avachies, sa robe encombrante sont un sérieux handicap pour elle, face à ce garçon espiègle, en short et bien chaussé. Le terrain poussiéreux et déformé ne se prête guère à cette course. Un soleil assourdissant de chaleur, le charroi des véhicules transforment cette poursuite en parcours du combattant. A Mogadiscio comme ailleurs, peut-être plus qu'ailleurs, les garçons embêtent les filles qui doivent conquérir leur part d'existence.

Et pourtant Samia gagne du terrain. Pour éviter l'humiliation d'être rattrapé par une fille, Zahir lâche la casquette d'un geste magnanime.

« Tiens la voilà, c'est pas un truc pour les filles ! ».

Sans attendre Samia, il continue son chemin, en fait intimidé par cette fille si sûre d'elle.

« Ah ! tu as peur de moi » lui dit-elle.

De retour chez elle, Samia range sa casquette, partagée entre la frustration de s'être faite avoir et la satisfaction d'avoir eu le dessus à la course.

Sa maison c'est quatre pièces avec des murs en agglos, un toit en tôle, un minuscule petit jardin où un acacia apporte une touche rafraîchissante dans ce tableau dépouillé. Lire assise, appuyée sur son tronc poli par ces amicales rencontres, est pour elle un moment d'évasion hors du temps. Cet arbre merveilleux dispense une ombre chatoyante animée par le souffle du vent chaud. Le bruissement de ses feuilles est à peine perceptible dans le brouhaha de la cité.

Au final pas vraiment une habitation de privilégié, mais une maison avec plusieurs chambres, l'eau courante et l'électricité, c'est pas si mal à Mogadiscio.

Elle doit s'y serrer avec ses cinq frères et sœurs dont elle est l'aînée. Aînée pour une fille c'est la mère en second. Beaucoup de tâches au quotidien pour aider maman. Le père Yaasir a, au fil du temps, économisé pour acheter les matériaux et construire cette habitation. Chauffeur routier, cela est pratique pour transporter les matériaux. Sa mère Fahria vend des légumes au marché.

Deux jours par semaine Samia fréquente une école privée, il n'y a plus d'école publique depuis dix ans. Deux jours c'est le maximum pour ses parents qui ne peuvent pas payer plus. Nora, son institutrice a remarqué cette élève si attachante. À neuf ans, avec son petit sourire mutin, ses yeux noisettes si vifs, cette gamine marque son indépendance. Pour la plupart ses copines se sont déjà fondues dans le moule voulu par la société et leurs parents. Nora s'est prise d'affection pour Samia et la chapeaute, croyant à sa différence. Ayant remarqué son agilité, c'est elle qui l'a poussée à fréquenter le club de sport du quartier.

« Tu sais Samia, je te vois, tu te débrouilles bien, je pense que tu es douée pour la course. Tu devrais aller au club de sport, en plus il est tout près d'ici. Tu verras ce sera une belle découverte pour toi »

« Vous le croyez vraiment madame ? »

« Oui, oui n'hésite pas. Je connais un des animateurs, je lui en parlerai ».

Une ouverture formidable pour Samia. Sortir du quotidien, rencontrer d'autres jeunes qui ont la même passion, l'envie de se dépasser. Bien sûr elle y découvre aussi les jalousies, les petits coups tordus, le machisme ambiant, mais un peu moins là qu'ailleurs. Le club est une parenthèse dans cette vie sous pression, dans cette ville en tension qu'est Mogadiscio.

Samia aime courir sur la piste de bonne heure le matin avant l'école. Le soleil à peine levé teinte alors les faubourgs de la capitale de sa douce lumière rassurante. La ville enfin apaisée s'éveille doucement. Le chant d'un coq répond aux appels lointains du Muezzin. Le rythme de sa foulée berce ses pensées, effort et quiétude se mêlent, cocktail contrasté, salé pour le corps, sucré pour l'esprit. « Mon Dieu merci pour ces instants de répit ».

Les années passent et le goût de Samia pour le sport se confirme. Elle remporte des petites courses organisées entre jeunes de différents quartiers. A quatorze ans elle est acceptée dans le club d'athlétisme de Mogadiscio.

« Dis papa est-ce que je peux aller au club ? S'il te plaît, c'est important pour moi. Je continuerai à aider à la maison. »

« Oui, mais promets-moi de continuer à participer aux travaux de la maison. Sois prudente avec les garçons, ils n'ont pas que des bonnes intentions »

Le rêve de son enfance s'accomplit, une reconnaissance qui renforce sa volonté de sortir de cette société figée. Le sport est, pense-t-elle, la seule voie ouverte à une fille comme elle qui ne bénéficie pas de la protection des gens influents, des notables.

Le club c'est du sérieux, car la compétition est à la fois le moteur et le but de son existence. Sans résultats point de reconnaissance, point de subventions des autorités, même minimales. Cela se traduit par un programme d'entraînement pour chaque adhérent, le dilettantisme n'a pas de place ici.

Son entraîneur Hakim l'organise suivant un protocole précis. Il alterne exercices au sol, musculation, course d'endurance, entraînements fractionnés, fond, sprints, de quoi développer ses performances.

Bien-sûr le stade à Mogadiscio est loin d'être au sommet des standards internationaux. Il a trop servi de terrain d'entraînement pour les militaires et diverses milices. La piste d'élastomère est parsemée d'ornières laissant apparaître le substrat. Les chaussures reçues d'une association internationale d'entraide ont déjà beaucoup trop parcouru de chemin.

Il n'est pas question de s'entraîner dans la campagne environnante ; c'est trop dangereux pour une jeune femme avec tous ces hommes qui la parcourent. Certains ont abusé du Chang'aa, cet alcool de Sorgho qui fait des ravages. Une jeune et jolie femme comme Samia ne pourrait qu'attiser leurs envies. Pas possible non plus d'aller faire du fond sur les hauts plateaux si propices à développer le souffle et l'endurance. La présence de bandes armées y est une cause d'insécurité supplémentaire. Seule alternative, les rues poussiéreuses de Mogadiscio où il faut naviguer entre la circulation et les passants. « Il faut que tu aies confiance en toi » lui dit Hakim. « Les filles aussi, peuvent y arriver, accroche-toi, entraîne-toi, courage ».

« Merci Hakim, crois-tu vraiment que je pourrai progresser ? J'ai l'impression de stagner »

« Mais non, regarde, tu as gagné une demi seconde sur 200 m en trois mois »

Elle l'adore car il la respecte et la considère comme une adulte. Il n'a pas cette attitude ambiguë de la plupart des hommes qu'elles voient autour d'elle, mélange de suffisance, d'envie et de peur vis à vis de la femme, de leurs corps attirants et redoutés.

Hakim a d'ailleurs quelques problèmes avec les diverses milices qui contrôlent le territoire. Il a été interrogé sans ménagement à plusieurs reprises. Des combattants il n'en manque pas avec les soldats des seigneurs de la guerre. Ils rodent partout et il ne faut surtout pas éveiller leur attention. Ils sont d'autant plus sourcilieux que leur tenue approximative ne les distingue guère des autres habitants. Leur Kalach en bandoulière et le souci de montrer qu'ils sont utiles à leurs maîtres font la différence. Entre les shillings qu'ils reçoivent pour solde et ceux qu'ils extorquent, ils s'assurent un niveau de vie recherché.

Au fil des ans Samia progresse, s'entraîne de plus en plus, gagne des courses sur sa distance préférée le 200 m, des petites coupes commencent à orner les étagères de la maison, apportant leurs éclats au soleil du matin.

Et puis il y a Mohamed, Mo, une star sur le 10 000 m. Mo une concentration extrême allée à une attention aux autres peu habituelle. Plus protégé des étroites conventions sociales le sport rapproche et entre Samia et Mo l'attirance ne cesse de grandir. Mo et Samia c'est l'union du sprint et du fond, et aussi du corps et de l'esprit.

Et tout d'un coup le ciel s'assombrit, une mauvaise querelle avec un milicien qui en voulait à sa cargaison finit par un coup mortel pour son père. Lui qui l'avait soutenue dans ses efforts, apporté sa confiance, cet homme ouvert et attentif à sa famille n'est plus là. Quelle injustice, un vide terrible dans cette maisonnée qui avait su se préserver des troubles externes, de l'emprise et des rigueurs de la religion, de ces combattants du désordre et du profit.

Pour Samia l'aînée, quelle responsabilité !

« Maman, papa me manque terriblement, comment ferons-nous pour y arriver ? »

« Courage ma fille, c'est ce que ton père t'aurait dit. Je te demande de m'aider mais continue ton entraînement. C'est important pour toi si tu veux mener une autre vie que celle des femmes d'ici. Tu le dois aussi à ton père qui était si fier de toi. Il ne t'en parlait pas mais, à moi, il me le disait »

Au cours des mois suivants les performances de Samia s'en ressentent.

La solidarité c'est la survie, à Mogadiscio c'est encore plus vrai qu'ailleurs.

Le club et Mo, des soutiens de poids, du solide, de l'affection, des shillings, un nouvel équilibre se crée, la fratrie se mobilise. Fahria, la mère, réussit à développer son petit commerce. Grâce aux prêts d'une association elle propose plus de produits. Son étal bien placé sur une des rues centrales attire les clients qui, pour certains, viennent là sachant ce qui était arrivé à Yaasir.

Samia doit arrêter l'école mais reprend les entraînements, elle le doit à son père qui avait tant fait pour elle et aussi à son club, si présent pendant cette sombre période. Il y a aussi Mo le compagnon fidèle, toujours à ses côtés pour le meilleur et pour le pire. Il le prouve par sa présence si réconfortante pour elle.

« Samia je suis avec toi, confiance, on va s'en sortir. La course est notre avenir commun »

« Merci Mo, heureusement que tu es là pour m'accompagner et me soutenir ».

En Somalie les compétitions sont rares. Instants d'évasion, elle y participe avec ardeur. Entre filles, le sport, même individuel, suscite l'esprit d'équipe. Dans ce pays incertain la solidarité prend le dessus sur la compétition.

Et toujours il y a ces moments forts, cette poussée d'adrénaline avant la compétition. Sur 200, 400, 800 m Samia se donne à fond. Elle entend à peine les encouragements des spectateurs, cette clameur l'aide à se dépasser. L'arrivée franchie, épuisée, en nage, elle sent ce bonheur profond monter en elle. Sentiment amplifié lorsque quelques dixièmes de secondes sont grappillés. Les acclamations des supporters, le mélange des senteurs, la vue de ces drapeaux qui s'agitent, les embrassades avec ses concurrentes, un cocktail à nul goût pareil.

Les jeux olympiques de Pékin de 2008 se profilent.

La fédération nationale d'athlétisme organise la sélection des participants aux jeux. Côté fille elles ne sont que huit à pouvoir espérer être envoyées à Pékin. En toute rigueur leurs chronos éloignés des meilleures performances mondiales ne devraient pas leur permettre de participer. Heureusement l'olympisme c'est la participation de tous. À seize ans, malgré ses performances très très modestes mais prometteuses, Samia est pré-sélectionnée pour les 200, 400, 800 m et Abdinasir sur 5000 et

10 000 m. Grande déception Mo n'est que deuxième, la tolérance du CIO ne va pas jusque-là. Finalement elle n'est retenue que pour le 200 m.

La délégation de la Somalie se réduit à ces deux athlètes. L'état du pays explique cette situation. La course reste une des rares disciplines olympiques praticables ici. Tragique ironie de la situation, cet exercice est souvent nécessaire quand les islamistes Shébabas débarquent en ville.

C'est un grand honneur de représenter son pays à une manifestation aussi prestigieuse. Samia se sent une immense responsabilité, car elle portera le drapeau national. Dans le quartier c'est l'euphorie, la petite Samia sélectionnée aux JO, quel honneur ! Nous le peuple, nous avons une représentante dans une manifestation mondiale. De la joie éclaire ces visages d'habitude si graves, marqués par le souci du quotidien, des lendemains incertains. Une onde de satisfaction se propage autour d'elle. Bien sûr il y a quelques jalousies, quelques aigris, mais ils n'osent pas se manifester. Voisins, amis, les membres du club viennent rendre visite à la maisonnée, apportant des fleurs, des fruits ou des petits cadeaux. De la gaîté dans les sourires, de la lumière dans les regards.

Pas évident de s'équiper pour une compétition à Mogadiscio, le déplacement à Pékin est une grosse dépense. L'aide internationale, le soutien d'associations, les maigres réserves de la fédération, une petite aide de l'État permettent de boucler un budget incertain au départ.

Enfin vient le départ. Prendre l'avion, quelle merveilleuse découverte ! Voir Mogadiscio du dessus, si apaisé au soleil levant, une sérénité que donne le relatif confort de ce vieil ATR, de cette carlingue qui protège. Dessous les Afar déroulent leur paysage aux couleurs multiples, étincelant sous la lumière de cette aube qui s'étire paresseusement. Ce monde minéral, éternel, hors du temps, marque une transition pour Samia, loin désormais de son cadre quotidien.

Voilà déjà Djibouti, l'océan étincelant sous le soleil qui commence à donner toute sa puissance. Un autre saut de puce jusqu'à Addis Abeba. Quelques heures d'escale et c'est le grand vol vers Pékin.

Arrivée après ce voyage éprouvant de dix heures, Samia ressent une vague d'émotion qui l'envahit lorsqu'elle pose le pied sur cette terre lointaine, objet de tous ses espoirs. Elle est surprise par la découverte de cette ville si animée mais dans un ordre surprenant pour quelqu'un de Mogadiscio. Le trafic, l'activité de la cité, elle connaît cela, mais dans le charroi, la poussière, le cri des klaxons, le brinquebatement des véhicules hors d'âge. Ici tout est ordonné, les files denses de piétons, de cyclistes, de véhicules suivent leur chemin dans un ballet qui semble organisé. Seule similitude avec Moga, la pollution.

Au village olympique elle découvre un autre monde avec ses immeubles sagement alignés autour d'un parc. Tout y est ici apaisé. Les délégations ont commencé à mettre leurs drapeaux aux balcons. Un véritable carrousel de couleurs vives, de symboles chers au cœur de chacun. Ici on se sent à la fois représentant de son pays et membre d'une communauté internationale. Elle découvre un vrai studio avec une salle de bains, des toilettes, un luxe impensable pour elle ! Samia est sidérée. Comment ont-ils pu assurer le logement d'autant d'athlètes. Il y a même à proximité un dancing, impensable.

Cette citée internationale est un véritable village, lieu d'échange, de communication. La compétition qui les opposera c'est pour demain, aujourd'hui place à cet esprit olympique. Elle met à profit ses bribes d'anglais et d'arabe pour échanger avec d'autres dans cet espace protégé, isolé de la ville. Tout semble apaisé ici, les gens sont attentifs, autre découverte pour une Somalienne.

« Tout cela est merveilleux, mais je ne dois pas oublier que je suis là pour honorer mon pays ». Grâce à Hakim qui l'a accompagnée, en jeune pro elle planifie son parcours de préparation à la compétition. Avec son aide elle arrive à communiquer et organiser ses entraînements. Heureusement le sabir international fait de bribes d'anglais, d'arabe et de nombreux gestes permet d'échanger. Quand les femmes et les hommes veulent se comprendre !

Concentrée sur sa préparation Samia délaisse les tentations du village. Mo, l'espoir que sa famille met en elle, le souvenir de son père, le club, tout cela tourne et retourne dans son esprit et stimule sa volonté.

Elle dévore de la piste, elle engloutit de la salle avec le plaisir d'utiliser des équipements au top. Pour elle un vrai festin de sport, juste l'effort dans sa plénitude, sans les soucis d'adaptation aux infrastructures fatiguées. Appareils de musculation, tapis, stade, autant d'outils qu'elle utilise avidement, même la pollution ambiante ne la dissuade pas. Il est vrai que pendant les jeux les usines ont été mises au ralenti.

Arrive la cérémonie d'ouverture. Le grand stade apparaît comme un impressionnant entrelacs de poutrelles d'acier délicatement enchevêtrées, comme posées par de grands oiseaux de fer tissant un foyer douillet, résistant à l'épreuve des intempéries, une niche pour abriter athlètes et spectateurs. Nid d'oiseau, le bien dénommé, vous accueille et vous protège.

Quand on lui demande de décrire la cérémonie d'ouverture Samia déclare :

« C'était impressionnant ces jets de lumières, le battement des tambours, ces danses au rythme impeccable. On m'a dit qu'elles retraçaient l'histoire de la Chine. »

Elle veut bien le croire lorsqu'elle voit comment tout cela est organisé sans un écart, sans une fausse note, impensable, étonnant pour elle. Elle avait bien vu d'autres cérémonies à la télé, mais ici avec le grand écran de la réalité, ce sont véritablement des images qu'elle ne peut oublier.

L'émotion, les larmes lui sont venues quand, portant le drapeau de son pays, elle est entrée sur le stade avec Abdi pour participer à la parade des nations. A dix-huit ans représenter son pays, porter son drapeau, eut-elle jamais rêvé d'une telle fierté ! Quel sentiment de plénitude d'agiter ce flambeau avec son étoile blanche sur fond bleu, allégorie de pureté et de ciel. En Somalie l'azur céleste est bien là, pense-t-elle, quant à la blancheur il y a encore du chemin à faire. C'est assurément le plus beau jour de sa vie, la récompense des efforts, des entraînements, des difficultés franchies.

« Samia rappelle-toi mes conseils, lui dit Hakim, continue à t'entraîner mais réduit le rythme dans les deux jours qui précèdent. Applique le programme de préparation allégé. C'est ce qui se passe dans ta tête qui est important »

« Hakim j'ai peur de décevoir. Ici je représente mon pays, un échec ne serait pas que le mien ! »

« Mais non, c'est déjà bien que tu sois là. La Somalie a déjà gagné cela grâce à toi. Libère-toi de cette crainte et lâche toute ton énergie dans la course ».

« Merci tu me rassures, je vais essayer. Encore merci pour ton soutien, sans toi Hakim je ne serais pas là ».

Le moment de vérité arrive lorsqu'elle pénètre à nouveau sur la piste du stade pour la série du 200 m. Surtout ne pas céder à l'émotion, se concentrer sur le départ, lâcher son énergie mais tenir la distance.

Elle pénètre lentement sur le stade. En voyant les starting blocks elle se concentre, approfondit son souffle. Le moment crucial pour préparer le début de la course. En place pour le départ les secondes lui paraissent si longues. La détonation, bon élan, mais elle voit rapidement les sept autres concurrentes prendre de la distance. C'est le moment de tout donner, d'accélérer. Elle entend à peine les clameurs des spectateurs. « Vas-y Samia donne à fond » se dit-elle. La ligne franchie le chrono annonce 32 secondes et 16 centièmes. C'est 9 secondes de plus que les autres, déception. Mais 9 c'est aussi le nombre d'années qui la sépare elle, la benjamine, de la première. Pas vraiment une surprise, elle espérait quand même faire mieux.

Les applaudissements vont au-delà des performances de la gagnante de cette première série, bien placée pour être la championne olympique de la distance. Le public a reconnu en Samia un exemple de courage et de ténacité. Qu'une jeune femme d'un pays en conflit arrive jusque-là, cela mérite d'être acclamé.

Elle se sent rassurée, récompensée. Je suis la plus jeune, « Londres 2012 est à ma portée » se dit-elle.

Pékin est une étape, en quatre ans, avec un entraînement sérieux, je devrais pouvoir être à niveau pour une médaille.

Les jeux se poursuivent, elle en profite pour se rapprocher de ses concurrentes, de faire connaissance, de recueillir leurs précieux conseils qu'elles ne lésinent pas à prodiguer, sensibles à l'énergie et au parcours de cette jeune femme.

La cérémonie de clôture signe le départ et les adieux donnés à ces compagnes et compagnons d'un moment inoubliable.

De retour à Mogadiscio, Samia est heureuse de retrouver les siens, de revoir Mo, toutes ces personnes qui l'ont soutenue. La municipalité organise avec le club une fête pour les accueillir. Samia est à l'honneur avec Abdi. Joie, reconnaissance se mêlent au regret de la fin de cet événement, de ce moment de bonheur.

Elle est invitée à faire une déclaration :

« Je vous remercie tous pour l'aide que vous m'avez apportée, votre soutien, vos encouragements. En ce moment je pense à mon père Yaasir qui a tant fait pour moi et à ma mère Fahria qui m'a supportée et aidée. Merci au club, à Hakim. J'étais fière de représenter mon pays la Somalie. Merci, Merci »

Elle a du mal à terminer, emplie par l'émotion les larmes lui viennent au souvenir de son père. Les entraînements recommencent. Il lui est difficile de s'adapter à nouveau à ce matériel vétuste. Quand on a connu les équipements olympiques, quand on vise les jeux de Londres, la transition est ardue.

Elle a à l'esprit les performances de Mohamed Farah qui, il y a quelques années peu après avoir quitté la Somalie pour l'Angleterre, a collectionné les performances. Londres lui semble maintenant la meilleure voie pour progresser et atteindre les plus hauts niveaux. La Grande-Bretagne une terre accueillante qui a offert l'asile à plusieurs de ses compatriotes, un pays de liberté où la sécurité est réellement assurée.

Elle cherche toujours à obtenir un visa pour le Royaume-Uni. Les appuis lui manquent et la Somalie ne souhaite pas voir partir un de ses deux athlètes sélectionnés pour Pékin qui pourraient l'être pour Londres.

La situation dans le pays ne s'améliore guère, des troupes étrangères doivent y intervenir pour rétablir un semblant de paix.

Mo s'est éloigné d'elle. Ce soutien perdu, Londres 2012 reste pour elle l'unique espoir de sortir de ce pays où elle commence à étouffer. Sa famille cherche à la retenir, elle-même se remémore tant de souvenirs, d'efforts partagés, de moments heureux. Sa mère très inquiète lui dit :

« Samia reste avec nous, tu as très bien réussi, ici tu pourras poursuivre, j'ai encore besoin de toi »

« Maman en Angleterre je gagnerai mieux ma vie, je pourrai vous aider. Mes frères et sœurs ont grandi, tu as un commerce qui marche bien. Je t'assure je reviendrai, je veux poursuivre pour réussir aux jeux de Londres. Ici je ne peux pas aller plus loin ! Laisse-moi partir je t'en prie ».

« D'accord mais promets-moi de revenir ou de nous accueillir si tu t'installes en Angleterre ».

Samia se sent plus libre d'aller réaliser son rêve : Londres 2012.

Elle part s'installer à Addis Abeba en plein développement dans une Éthiopie qui a retrouvé le calme et la stabilité. Dans cette ville les équipements sont de meilleur niveau et peut-être, pense-t-elle, le pays acceptera de l'intégrer à sa délégation.

Début 2012 les jeux se rapprochent. Elle n'a toujours pas de visa pour la Grande-Bretagne et aucune perspective en Éthiopie, ce pays qui n'est pas le sien où elle n'a pas trouvé sa place. Son rêve est devenu improbable pour 2012, mais elle espère pouvoir rejoindre l'Angleterre, s'y intégrer pour poursuivre son entraînement, comme a pu le faire Mohamed Farah.

Samia finit par se décider à engager le difficile voyage à travers le Sahara et la Libye vers l'Italie : le tahrīb. C'est la voie qu'empruntent de nombreux Somaliens et Africains en quête d'une vie meilleure. Ils cherchent à rejoindre un parent ou être accueillis dans cette Europe qu'on leur présente comme un Eldorado, une terre promise.

Cette nouvelle s'inspire de la vie de Saamiya Yusuf Omar qui a effectivement été sélectionnée et a participé aux 200 m féminin des jeux de Pékin. En 2012 elle a tenté de rejoindre l'Italie. Après avoir traversé le Sahara, l'enfer de la Libye, elle a pris la mer sur un canot pneumatique avec de nombreux migrants d'Afrique subsaharienne et de l'est. Leur embarcation était surchargée. Arrivée dans les eaux internationales, le vent s'est levé et le frêle esquif fût en perdition. Le navire italien venu à leur secours ne pût sauver Saamiya. Elle s'est noyée le 2 avril 2012.

À travers son histoire ce drame montre le parcours difficile et courageux d'une jeune Somalienne qui aspire à une vie digne dans un pays où la femme manque de liberté. Il illustre le tragique destin de tous ces migrants et réfugiés qui affrontent de multiples périls pour une vie meilleure.

Cela interroge et bouscule nos consciences.

Roda

Brésil, XVI^e siècle

Il fait chaud aujourd'hui. Trop chaud. L'air est lourd. Mais il ne pleuvra pas. Pas aujourd'hui, il ne faut pas qu'il pleuve. Katiana regarde le ciel pourvu de nuage. Non, il ne pleuvra pas, ni aujourd'hui ni ce soir. Il ne faut pas qu'il pleuve, car ce soir, c'est sa première roda...

Son père Vincente le lui a promis, à partir de la première nuit de sa 10^e année, elle pourra venir dans la roda. Elle connaît déjà tous les chants, depuis quelques années, elle est déjà autorisée à participer à la roda en tapant dans ses mains et en chantant, seulement elle ne pouvait pas encore y entrer et jouer. Ce soir, elle pourra enfin se lancer. Elle a appris la plupart des mouvements. Le reste, elle l'apprendra dans la roda, c'est ce que lui ont dit les capoeiristes. Elle a tellement hâte...

« Eh menina ! La pause est finie ! Si tu ne veux pas travailler le fouet peut-être te motiver ! ».

Katiana sort de sa rêverie et se remet au travail. La plantation de sucre est grande et les maîtres n'acceptent pas le retard. De plus, elle ne veut pas manquer de respect aux autres en leur laissant tout le travail. Son père le lui reprocherait. Il pourrait la priver de repas ce soir, ou pire, lui interdire de jouer pour sa première fois ! Il fait chaud, trop chaud. Elle a soif. Ses bras, à force de creuser la terre aride, lui font mal. Mais ce n'est pas grave. Ce soir, elle va jouer...

France, de nos jours

Maxime est fatigué. Encore un examen de raté ! Sans parler de Monsieur Jorn qui lui a clairement expliqué que, s'il voulait atteindre son projet professionnel, il fallait qu'il s'investisse davantage. Lorsqu'il avait entendu cette phrase, Maxime avait été tiraillé entre l'envie de rire et de pleurer. S'investir davantage ! Parce que passer 15 heures par jour à la fac ce n'est pas assez s'investir ? Heureusement que ses amis sont là. Ensemble, ils se comprennent et se soutiennent. Ils sont tous dans la même galère, en retard dans les révisions, en manque de sommeil, d'argent, de temps et de soleil. Oui, cela peut paraître idiot, mais le temps jouait beaucoup sur leur motivation et leur état mental. Ils s'en aperçoivent bien en cette période difficile où il pleut depuis près d'une semaine, le soleil leur manque...

Mais tout cela n'est pas grave ! Aujourd'hui c'est mardi et Maxime sourit rien que d'y penser. Il a attendu ce moment toute la journée, ces quelques heures de détente où il va pouvoir se défouler. Aujourd'hui c'est le jour du cours de capoeira, et Maxime doit bien reconnaître ça à la fac. Elle lui a fait découvrir un sport qui lui plaît.

Brésil, XVI^e siècle

« Sai sai Catarina » le chœur répond au meneur de la roda, qui chante et joue du berimbau, Katiana cherche son père du regard, il lui sourit. Elle sait ce que cela veut dire. Cette chanson, elle invite les jeunes filles à acheter le jeu. C'est son tour. Enfin !

Elle ferme les yeux un instant, inspire un coup, et entre.

Le premier coup fuse. Elle l'esquive comme elle l'a appris et enchaîne, portée par la musique. Elle pose ses mains par terre et envoie sa jambe, tournant sur elle-même : Mei-lua de compasso, puis se redresse et envoie sa jambe devant elle comme pour pousser son adversaire Bêncã, ce dernier esquive avec Esquiva de lado puis Negative et, alors qu'il est encore au sol lance sa jambe en direction de Katiana. Cocorinha est la première esquive qu'elle a le temps de faire. Tout le monde l'avait prévenue. Ne pas lâcher l'autre du regard, un coup peut faire mal. Après tout, ils ne jouent pas pour danser, mais pour combattre...

France, de nos jours

« — La capoeira ! Mais c'est de la danse ».

Maxime rigole ! Pierre le regarde avec beaucoup de sérieux avant de continuer.

« — Premièrement vous faites une ronde, vous tapez des mains et vous chantez, moi j'appelle ça de la musique. Deuxièmement, vous faites des mouvements stylés en rythme avec cette musique, j'appelle ça de la danse ».

Maxime rigole encore avant de répondre

« -À la danse tu ne risques pas de tomber dans les pommes si tu te prends un coup ».

Pierre fixe son ami d'un air interrogateur.

« — Mais vous ne vous prenez pas de coup !

— C'est le principe de l'esquive patate ! Et crois-moi quand tu vois à quelle vitesse une jambe peut aller tu apprends vite à l'éviter !

— Mouais... En tout cas de l'extérieur ça ressemble plus à de la danse qu'à du combat...

— Mais c'est tout le principe de la chose mon cher Pierre ! Bon je te laisse le cours commence dans 5 minutes à tout à l'heure ! ».

Brésil, XVI^e siècle

« Ai ai ai ai » Katiana frappe en rythme dans ses mains, aujourd'hui, pas question de rentrer dans la roda, ce n'est pas son combat. C'est entre Armando et Divon. Dès le début de leur dispute, tout le monde s'est rassemblé, il n'y a qu'un moyen de régler ça. La roda.

Quand elle était petite, Katiana était comme les maîtres. Elle ne voyait que de la danse et n'entendait que la musique. Mais très vite, son père l'a faite entrer dans le secret et son grand-père lui a raconté. Il lui a raconté comment les maîtres leur avaient interdit de se battre, il lui a raconté les coups de fouets pour ceux qui s'y risquaient. Alors ils avaient réagi. La musique pour leurrer les maîtres, la ronde : la roda pour cacher ce qui se passait vraiment, des esquives et quelques mouvements de la danse qui vient d'Angola et des autres pays dont viennent les autres esclaves afin de parfaire le camouflage. Le combat était interdit, mais pas la danse. La supercherie était parfaite. Ils pouvaient ainsi régler leurs conflits, relâcher la tension qui les tenait tous les jours et en même temps, se remémorer leurs origines de par leurs chants.

Quand elle prenait part à la roda, que ce soit en tant que joueuse ou que simple spectatrice, Katiana avait l'impression, pendant cet instant, d'être libre. Elle faisait devant les maîtres quelque chose d'interdit, et, même s'ils l'ignoraient, elle, elle savait. Et cela lui suffisait.

France, de nos jours

« — Bon c'est facile, vous partez comme pour faire la roue, vous posez les mains, puis la tête et vous tenez quelques secondes, posés sur la tête.

— On tient posés sur quoi ??? »

Le prof éclate de rire. Maxime pouffe en lançant

« — Oui Hélène il a bien dit sur la tête ! » puis il ajoute juste pour elle en chuchotant « Entre ça et les pompes de l'échauffement je crois qu'il ne nous aime pas »

Hélène rit et le prof hilare, se tourne et lui dit :

« — C'est bien ça tu nous montres ?

— Je crois qu'il me déteste »

Le sourire et le ton de Maxime montrent bien qu'il pense exactement le contraire de ce qu'il dit. Ebano est vraiment un super prof et il le sait, il l'apprécie beaucoup et surtout le respecte. Mais quand même la roue sur la tête !!!!

Il inspire s'élançe... Pendant une seconde il pense qu'il a réussi, puis tombe de tout son long sur le sol.

« — Ouais j'y étais presque quand même ! »

Toute la salle rigole. Lui y compris. C'est ce qu'il aime ici. Le sport bien sûr, la capoeira, son histoire... Mais aussi l'ambiance, ils sont beaucoup comme lui à débiter, à découvrir ce sport, à essayer de retenir le nom des coups en portugais et à essayer de réussir les mouvements. Les plus confirmés ne se moquent pas d'eux mais au contraire, les aident à progresser. Il s'est fait plein d'amis. Il aime ces 2 heures par semaine. 2 heures où il peut oublier les cours et tous les problèmes de la vie. 2 heures où il peut juste se vider la tête et rire !

Brésil, XVI^e siècle

Le rire de Katiana raisonne dans le camp.

« -Eh bien menina je crois que ton apelido est tout trouvé ! »

Katiana sent son cœur se remplir de joie. Un nom de capoeiriste voulait dire un baptême. Si les autres l'acceptent, peut-être peut-elle espérer faire vraiment partie des « vrais » capoeiristes.

« — À quoi penses-tu grand-père ? »

Le vieil homme regarde sa petite fille avec tendresse

« Risada : rire »

France, de nos jours

« Dendê o dendê dendê o dendê Dendê é de Angola Angola é de dendê » Ebano s'arrête de chanter pour expliquer :

« -Dendê c'est le savoir. Donc dans ce cas, cela veut dire que le savoir vient d'Angola, car beaucoup d'esclaves venaient de là-bas. À vous de répéter : Dendê o dendê... »

Maxime répète. Il ne peut s'empêcher de penser à ces personnes. Déracinées, forcées à travailler, maltraitées... Et lui qui trouve que parfois sa vie est difficile ! En tout cas il espère que ces gens-là aussi trouvaient du réconfort dans la capoeira !

Brésil, XVI^e siècle

« Grand-père ! Parle-moi de l'Angola ! » Owuor sourit, et fait s'asseoir sa petite fille près de lui. « Tu sais, j'étais encore un menino, plus jeune que toi. Mais je me souviens. Je peux encore sentir le soleil sur ma peau. Pas comme ici, où le soleil se mélange à l'humidité. Non. Le soleil dont je me souviens était brut mais nous caressait la peau, si tu compares aux coups de fouets. Je peux encore sentir l'odeur de la terre sèche, de l'argile que manipulait ma mère, afin de fabriquer les bols dans lesquels elle nous servait à manger. Ah l'odeur de la nourriture, si tu savais comme je souhaiterais ne serait-ce qu'une fois goûter de nouveau à ces plats que me cuisinait ma mère... Dans mon petit village, il n'y avait pas de rivière, nous devions partir dès le matin afin d'aller chercher de l'eau. Nous avons vite compris. Quand nous nous éloignons assez du village tout en restant silencieux, nous pouvions voir des animaux : des singes, des zèbres et même des girafes ! Je me rappelle qu'une fois, j'étais resté fasciné devant un troupeau. Quand je suis rentré j'avais oublié de ramener de l'eau ! » Katiana rit. Elle a déjà entendu cette histoire, mais ne s'en lasse pas. Quand son grand-père raconte ses souvenirs, elle a l'impression d'être avec lui, dans ce pays qu'elle n'a jamais vu, mais qu'elle considère pourtant comme le sien. « Je me rappelle aussi les cris de joie de mes amis lorsqu'on jouait à la balle. Tous ces moments de bonheur... Tout ce qu'ils nous ont pris... ». Owuor

ferme les yeux, une larme y perle. Katiana le regarde. Son grand-père lui a raconté une fois comment cela s'est passé. Comment un jour, les hommes blancs étaient arrivés, avaient brûlé leurs maisons et les avaient emmenés sur des bateaux. Loin de leurs familles, loin de chez eux...

France, de nos jours

Maxime entre dans la roda : il achète le jeu. Face à lui son adversaire n'attend pas et lance un premier coup de pied. Il esquive et répond avec un enchaînement. Puis soudainement, l'autre se met sur la tête. Décidément ! Perturbé, Maxime fait la roue. Puis l'échange reprend. Les jambes volent, les corps bougent, se croisent, se frôlent mais ne se touchent pas. Quand il regarde depuis la roda Maxime comprend pourquoi tant de gens ne voient la capoeira que comme de la danse. Mais une fois à l'intérieur il change. Tout le monde change. Bien sûr, chacun garde du respect pour l'autre, ici en plus où il y a beaucoup de débutants, chacun fait attention et retient ses coups. Mais il n'est pas difficile de s'imaginer comment deux personnes entraînées peuvent se laisser porter par les chants et le rythme du berimbau et du tambourin : le pandeiro, ne s'arrêtant que lorsqu'un nouveau capoeiriste achète le jeu changeant ainsi les joueurs. Dans la roda, l'on devient une autre personne, une personne qui veut se battre ou régler ses comptes, ou bien juste se défouler, apprendre, se détendre ou même s'amuser... Pour Maxime, il n'est pas difficile de s'imaginer qu'une fois que l'on a essayé, on veuille continuer. Les personnes qui se prennent au jeu entrent dans la famille des capoeiristes.

Brésil, XVI^e siècle

« À ton tour Risada, fait un souhait ». Katiana s'approche du feu et ferme les yeux. Ce soir, c'était son baptême. Ça y est, elle peut le dire, elle est capoeiriste ! Elle est Risada ! Son souhait ? Facile. Elle n'aurait pas survécu à sa vie d'esclave sans sa famille, elle n'aurait pas survécu à sa vie d'esclave sans ses amis non plus, et elle ne pense pas pouvoir continuer à sourire à sa vie et rire sans la capoeira. Donc son souhait ? Simple. Qu'elle puisse à son tour enseigner cet art, pour qu'il fasse sourire et rire d'autres et que ceux à qui elle l'enseignera le transmette à leur tour. Qui sait, peut-être que dans des centaines d'années, la capoeira existera encore, permettant d'échapper aux soucis de la vie, et laissant des visages souriants et des cœurs légers.

France, de nos jours

« Alors c'était bien ??? » Pierre regarde son ami. Il n'a pas besoin de réponse. Sur le visage de Maxime, il peut voir un magnifique sourire.

Droit au but

13 mars 2019 :

« 75e minute, toujours 0-0, mais les supporters Marseillais donnent encore de la voix. On rappelle qu'au match aller, les olympiens ont perdu 2-1, mais une victoire 1-0 suffirait à qualifier l'OM pour les quarts de finale de la ligue des champions. Car c'est la règle dans cette compétition, si dans les matchs aller-retours les deux équipes ont gagné avec un même écart de buts, mais un score différent, c'est l'équipe qui a marqué le plus de buts à l'extérieur qui est qualifiée.

Il reste un quart d'heure de jeu dans le temps réglementaire, toujours 0-0. Vous écoutez OM – Manchester United sur RSP, Radio Sport Provence, la radio qui aime le sport et la Provence.

Offensive marseillaise, avec Thauvin pour Payet, qui remet à Thauvin qui dribble 1 puis 2 joueurs c'est énorme, et le tire oohhh !! La barre transversale, que c'est dommage, c'était une énorme occasion menée par Thauvin.

On va rentrer dans le temps additionnel, plus que 2 petites minutes pour tenter de continuer cette aventure européenne.

Interception de Sanson c'est bien joué, attention ça va être la dernière occasion de ce match, il ne faut pas la gâcher. Sanson qui trouve Ocampos qui fonce vers la cage, mais il se fait tacler, le ballon qui arrive devant les pieds de Gustavo, la frappe, et le buuuuuuuutt, le but de Luiz Gustavo, magnifique inspiration géniale du Brésilien sur cette superbe frappe au niveau des 35 mètres.

Et coup de sifflet de l'arbitre, c'est fini, c'est incroyable, qualification de l'OM pour les quarts de finale de la ligue des champions. Le Vélodrome qui exulte je vous laisse écouter cette ambiance de folie : qui ne saute n'est pas marseillais éh ! qui ne saute n'est pas marseillais éh !...

L'OM n'a plus participé à la ligue des champions depuis 4 ans, la dernière fois c'était lors de la saison 2013/2014, cela avait été un cauchemar, l'équipe phocéenne avait perdu ses 6 matchs de poule et était devenue la première française à ne marquer aucun point lors d'une campagne européenne...

Mais c'est du passé car l'OM s'est qualifié pour les quarts en battant Manchester United, une grosse équipe européenne, sur le papier supérieur à l'OM.

Ça a été un plaisir de commenter ce match sur RSP, je vous laisse en compagnie de Marcel Blanc et Bastien Larson pour le debrief de ce match. »

— « Merci Didier à bientôt. »

— « A bientôt Bastien. »

Moi c'est Didier Pires, j'ai 25 ans je suis né le 26 février 1993, 9 mois après la victoire de l'OM en ligue des champions le 26 mai 1993...

Je suis fan de l'OM et de foot depuis tout petit. Enfant je voulais être footballeur, jouer à l'OM et marquer le club.

Mais j'ai vite vu que j'avais pas le niveau...

J'adorais et j'aime toujours énormément aller au vélodrome pour supporter l'équipe. Et maintenant je suis très heureux de faire de ma passion mon métier, et de voir tous les matches aux stades, en tribune de presse. Avant de travailler pour RSP, j'avais un abonnement pour aller aux matches au Vélodrome, et j'étais adhérent à un groupe de supporter : les Winners.

Je décide d'aller aux locaux des Winners dans Marseille, pour saluer des amis, et surtout pour faire des interviews et des vidéos pour les passer sur l'antenne et le site de RSP, dans le but de montrer la ferveur des supporters marseillais.

Mais d'abord il y a le tirage au sort. Il reste 8 équipes, comme on dit, il ne reste que le gratin européen, avec des clubs mythiques : le FC Barcelone mené par le meilleur joueur actuel le joueur aux 6 ballons d'or : Lionel Messi, le Bayern Munich très gros club toujours présent, le Real Madrid entraîné par Zizou qui a Christianno Ronaldo le quintuple ballon d'or, la Juventus de Turin, le club qui a la meilleure défense du monde, ce sont les favoris. Le PSG avec Neymar aussi est présent, et est favori juste derrière ces équipes. Il y a aussi Liverpool, qui a une attaque de feu, mais une défense parfois fragile. Et il reste 2 clubs qui surprennent, que l'on attendait pas vraiment à ce stade de la compétition : la Roma et l'OM.

C'est l'argentin Diego Maradona, l'un des meilleurs footballeurs de l'histoire (si ce n'est le meilleur), maintenant retraité qui va effectuer ce tirage.

J'espère qu'il va porter chance à l'OM, d'ailleurs il a failli y jouer (dans les années 90), cela avait fait rêver les supporters, espérant voir sous le maillot phocéen le joueur ayant marqué le célébrissime but de « la main de dieu ».

Le footballeur de légende tire la première boule de plastique, l'ouvre, et à l'intérieur s'y trouve un petit papier et dessus c'est marqué, FC Barcelone, il tire une deuxième boule, là je stresse, car à mes yeux, le Barça c'est la meilleure équipe du monde (après le Real Madrid), et là dans la deuxième boule : Paris Saint Germain. Je n'ai pu m'empêcher de sourire, car comme tout grand fan de l'OM, il y a une grosse rivalité avec le PSG. Et je rigole encore de cette « remontada », du Barça en 2016-2017 après avoir perdu 4-0 au match aller a gagné 6-1 au retour, et a éliminé et ridiculisé le PSG. Cette rivalité n'est pas méchante, c'est de bonne guerre. Quelques jours avant cette fameuse « remontada », le PSG avait gagné 5-2 à Marseille...

Les parisiens avaient beaucoup chambré.

Ce tirage me réjouit, comme on dit, le malheur des uns fait le bonheur des autres. Le tirage continu. Liverpool vs Juventus, et tout à coups... Olympique de Marseille, Maradona plonge la main dans le bocal, et mélange les boules. Et là je sens de la sueur couler de mon front, à ce moment-là, j'ai l'impression que les secondes s'éternisent durant des heures. Diego prit une deuxième boule l'ouvra, et là : AS Roma. Je n'ai pas pu m'empêcher de lâcher un ouf de soulagement. C'était sûrement le meilleur tirage possible, mais absolument rien n'est fait, la Roma est une belle équipe, sûrement favori pour ce tour, mais bien sûr comme le supporter que je suis, j'y crois.

L'an dernier le club romain est déjà allé en quart, alors que nous... on n'était même pas qualifié pour cette compétition. Et pour cette année, l'OM s'est qualifié in extremis lors du dernier match de championnat en ayant seulement 1 seul point de plus sur nos rivaux lyonnais.

L'argentin remet la main dans le bocal, sans surprise évidemment pour le dernier quart de finale, ce sera le Bayern Munich face au Real Madrid.

2 jours plus tard dans les locaux des Winners :

C'est une très grande salle, il y a une vingtaine de supporters. Une dizaine sont en train de préparer un tifo géant. Un tifo c'est une bâche (très grande) peinte pour mettre en valeur le club, et cela permet d'animer l'avant match, en étant brandie par quelques milliers de supporters. C'est souvent très beau, et impressionnant.

Ils le mettent en valeur en utilisant des bombes de peinture.

Un autre groupe prépare une autre animation. Ils découpent des rectangles de papiers de différentes couleurs qu'ils mettront ensuite sous les sièges dans le stade avant le match, c'est un autre style de tifo. Ensuite chaque supporter brandira son rectangle de papier et cela formera un superbe dessin.

Tous ça demande énormément de travail et de temps, mais c'est leur passion.

Ils préparent tous ça, pour le match de ligue des champions au Vélodrome.

Le 2 avril :

« Salut à tous, c'est Didier Pires, vous êtes bien sur RSP, pour suivre ce quart de finale aller de ligue des champions à Marseille au vélodrome, l'Olympique de Marseille contre l'AS Roma.

Le stade est plein à craquer, toutes les places ont été vendues, 67 394 spectateurs, dont environ 2000 supporters romains dans le parcage visiteur. Ambiance de folie, avec des superbes tifos, dont un gigantesque, représentant la Bonne Mère, car la basilique notre Dame de la Garde est un des symboles de l'OM. Il y a aussi plusieurs banderoles : « la seule étoile de France », car l'OM est la seule équipe française à déjà avoir gagné cette compétition, et une victoire en ligue des champions est symbolisée par une étoile. Une autre dit « allez l'OM ».

L'arbitre siffle, le match commence. C'est les Marseillais qui ont le ballon, Payet fait une passe en profondeur destinée à Germain, mais elle est interceptée par la défense romaine. Pour le moment il y a peu d'occasion, les 2 équipes s'observent.

9^e minute, toujours 0-0. c'est la Roma qui attaque avec STROOTMAN qui passe à EL SHAARAWY, ils continuent d'avancer, il faut faire attention, il passe pour PEROTI, la talonnade, et le tir de DZEKO et l'énorme arrêt de MANDANDA !

C'est énorme ce qu'il vient de faire !

Il se fait acclamer par le public.

Les minutes passent et toujours aucun but.

42^e minute, oh la belle passe de NAINGGOLAN qui surprend toute la défense, DZEKO qui est tout seul face à MANDANDA, et le but !

Oh la la 1-0 pour la Roma, but de l'excellent avant centre romain Edin DZEKO, ça a calmé le Vélodrome.

Valère GERMAIN fait l'engagement, il passe à PAYET qui remet à THAUVIN, il provoque le duel avec le défenseur, le petit pont pour passer à SANSON qui arrive à centrer, et le buuuuuut, l'égalisation de la tête signé Lucas OCAMPOS, qui a sauté plus haut que le défenseur qui le marquait, il cadre bien un puissant tir et ALLISON le gardien effleure le ballon de la main droite mais cela ne suffit pas à le stopper. 45^e minute, c'est la mi-temps, je rappelle le score, 1-1 but de DZEKO à la 43^e puis l'égalisation de OCAMPOS tout de suite après, à la 45^e.

L'équipe marseillaise qui a su réagir de la meilleure des manières suite au but adverse.

Le Vélodrome est en feu je vous laisse écouter : allez l'OM ! Allez l'OM ! Allez l'OM...

Cette ambiance qui, on l'espère, va galvaniser cette équipe phocéenne. Le match reprend, l'engagement est fait par les romains, avec NAINGGOLAN qui fonce, enchaîne une roulette (c'est un geste technique, parti dribble, avec double contact enchaîné avec le ballon en rotation pour éliminer un défenseur sans perdre sa vitesse), il passe GUSTAVO c'est énorme, et fait maintenant un sombrero (geste technique consistant à faire passer le ballon par-dessus son adversaire pour le passer) et dépasse RAMI et il passe ensuite à DZEKO qui est démarqué et qui ajuste pied droit, le ballon file droit vers la lucarne gauche (la lucarne est un coin formé par l'angle entre le poteau et la barre transversale d'un but), MANDANDA ne peut rien faire, 2-1 en faveur de la Roma.

Le public donne de la voix, tant mieux, car il faudrait marquer minimum un but, pour augmenter les chances de qualification au match retour, car devoir rattraper une défaite, encore plus à l'extérieur, c'est vraiment difficile.

63^e minute, l'OM tiré par son public, pousse, et met en difficulté les défenseurs adverses mais ne se crée pas de réelle occasion.

74^e minute, THAUVIN trouve un espace et enroule sa frappe... oh ! Le poteau ! Que c'est dommage, cela c'est joué à quelques centimètres.

Mais c'est bien, cela embrasse encore plus le stade, les 2 virages entraînent les autres tribunes et c'est tout le public qui entraîne les autres tribunes, et c'est tout le public qui chante pour motiver et pousser les joueurs.

83^e minute, Attention El Shaarawy a prit de vitesse la défense marseillaise, il tire... et l'arrêt ! L'énorme arrêt de Steve Mandanda qui sauve l'OM. En perdant 3-1 ça aurait été ensuite mission impossible pour se qualifier.

C'est la deuxième et dernière minutes du temps additionnel.

Thauvin sur le côté droit, il passe à Sakai qui lui remet, et il tente sa spéciale il enroule sa frappe du pied gauche, et c'est le buuuuuuuuuut, l'égalisation marseillaise grâce à Florian Thauvin !

C'est vraiment un très beau but.

L'arbitre vient de siffler la fin du match, score final 2-2.

Pour se qualifier au match retour il faudra, soit une victoire, ou un match nul à partir de 3-3.

S'il y a 2-2, il y aura ensuite des prolongations, et ensuite une séance de tir au but si le score n'a pas changé.

Ça va être très compliqué mais on y croit. »

Le lendemain de la victoire de l'OM, Paris a joué son match, et a fait sensation en gagnant 2-1 à Barcelone.

Le 16 avril :

« C'est la catastrophe, 67^e minute de jeu, 2-0 pour la Roma.

Il faut un exploit pour se qualifier, mais c'est encore possible, il faut au moins marquer 2 buts pour aller en prolongation.

75^e minute, Alisson le gardien romain a le ballon, Ocampos fait le pressing et oh ! La mauvaise relance, et le buuuut, le but de Lucas Ocampos qui su gêner le gardien avec ce pressing, et ce dernier qui a fait une grosse boulette avec cette relance complètement ratée. L'OM qui revient dans le match.

87^e minute, coup franc pour l'OM après cette faute de Manolas juste devant la surface de réparation romaine, c'est totalement justifié.

Manolas qui prend aussi un carton jaune.

Payet positionne le ballon, s'élance... et c'est le buuuut, Payet qui a tiré juste audessus des joueurs romains, magnifique coup franc. Les supporters marseillais venus très nombreux à Rome exultent de joie.

90^e minute, toujours 2-2, c'est parti pour 30 minutes de prolongation.

99^e minute, toujours aucune occasion dans ces prolongations, les 2 équipes sont très fatiguées.

Oh noooooon, le but Perotti le romain, qui a lobé Mandanda.

120^e minutes, c'est maintenant ou jamais.

Passe de Sakai pour Sanson qui fait une superbe roulette, et qui passe pour Gustavo qui tire !

Et le buuuuuut, le but de Luiz Gustavo qui a envoyé un missile au fond des filets, comme face à Manchester United, un tir à très grande distance, plus de 30 mètres.

Et c'est fini !!!

La qualification de L'OM pour les demies finales de la ligue des champions, cela n'était plus arriver depuis 1993, l'année où Marseille l'avait remportée. »

C'est magnifique, j'espère que l'OM va affronter le Real de Madrid de Zizou, c'est mon rêve de voir un tel match. L'OM mon club de cœur, contre le Real Madrid 12 fois vainqueur de cette compétition, et triple champion en titre. Car le Real s'est qualifié en battant le Bayern lors des 2 matchs.

Le lendemain, le PSG a perdu 3-0 face au Barça, et a été éliminé devant son public. En faisant malgré tout, un beau parcours européen, mais moins beau que celui de l'OM.

Le 18 avril :

C'est le tirage au sort, la Juventus de Turin va affronter le FC Barcelone, et l'OM le Real Madrid, avec le match retour au Vélodrome, ça va être fantastique quel que soit le résultat, je suis fou de joie.

Lina

De son fauteuil, Lina regarde les oiseaux chanter derrière la baie-vitrée. Âgée de 19 ans, avec ses cheveux blonds et ses grands yeux bleus, elle ressemblait plutôt à une mannequin. Il est dix heures ; dans trente minutes elle devra partir pour la plus grande compétition de sa vie. Elle se souvenait encore comment tout cela était arrivé. Elle se souvenait de sa maison une grande bâtisse de pierre implantée à l'entrée de Rochefour, sa mère avait mis des mois pour trouver ce bijou. C'était tout juste après le divorce de ses parents quand son père Bastien avait décidé de refaire sa vie avec une autre femme. Lina avait alors 13 ans, elle s'était petit à petit enfermée dans son monde et découvert des passions pour le dessin et le chant. Sa mère travaillait alors dans un supermarché et le peu de temps qu'elle avait de libre, elle le passait à s'occuper de l'éducation de sa fille. Car Rochefour ne permettait pas une poursuite d'étude au-delà du collège par le manque d'équipement et les trajets restreints de Lina.

Car Lina à l'âge de 11 ans, avait perdu l'usage de ses deux jambes lors d'un accident de voiture. Elle qui avait toujours adoré le sport et depuis toute petite rêvait d'être une danseuse de haut niveau, avait dû faire face à des désillusions et se tourna vers des sports plus techniques. C'est alors que, quelques mois après son emménagement, en se baladant avec sa mère, elles ont par hasard découvert qu'un club de tir à l'arc se trouvait à deux pas de chez elles. Elles s'y étaient rendues et avaient voulu inscrire Lina, mais c'était sans compter sur les responsables qui s'y opposèrent vivement, prétextant qu'instaurer des équipements aménagés pour Lina reviendraient cher. Après maintes négociations, sa mère réussit à l'inscrire au club et lui acheta tous le matériel nécessaire. Une cible plus grande et un arc spécial à poulie, lui avait été ainsi attribués. Dès les premières fois elle adora et s'y rendit à chaque cours soit cinq fois par semaine, le gérant du club lui apprenait les bases et lorsqu'elle tirait elle s'y prenait tellement bien qu'on aurait dit qu'elle avait un don pour cela. Elle était l'une des seules filles du club, de ce fait elle restait souvent seule, et attirait les critiques des garçons jaloux. Elle se rappelait que le reste du groupe la tenait à l'écart et elle avait souvent l'impression d'être de trop. Mais elle n'y prêta pas attention et se fit discrète et très rapidement elle passa au viseur et put participer aux tournois régionaux.

Les compétitions étaient organisées tous les deux mois, avec son handicap le niveau était plus élevé pour elle, mais elle décida d'y participer tout de même. Nous étions alors en mars lors de sa première compétition qui se tenait à Longchamp. Sa mère avait pris un jour de congé pour l'y emmener, elles partirent à neuf heures. Sur la route Lina lui faisait part de son angoisse, mais sa mère la rassurait sur son talent et les progrès considérables qu'elle avait fait en si peu de temps. Même si elle n'osait pas se l'avouer elle avait un peu peur de cette journée : Lina avait hâte de se mesurer à d'autres personnes, mais il n'en restait pas moins qu'elle serait la seule avec son handicap. Arrivée sur place elle enfila le maillot du club et s'échauffa. Les tirs étaient à dix heures trente, il y avait plus de deux cents participants dont trente-quatre dans sa catégorie : à quinze mètres. La première volée d'échauffement commença, elle mit toutes ses flèches dans le bleu, et lors de la deuxième volée une rata la cible. Puis les tirs sérieux arrivèrent, les trois premières volées se passèrent sans encombre, mais après celles-ci un grand nombre de ses flèches restèrent dans le cercle bleu et elle sentit la pression s'accroître. Elle regarda les membres de son équipe qui arrivèrent plutôt bien à s'imposer. Son coach Marc la rassura et l'encouragea. L'avant-dernière volée arriva, toutes les flèches furent dans le rouge et le jaune dont une qui fit mouche ! Ravie, elle remercia Marc et se concentra sur le dernier tir. Les cinq flèches allèrent dans le jaune. Contentée d'elle Lina attendit les résultats avec impatience. Sa mère était confiante, elle avait une chance d'être sur le podium. Après un comptage de points qui avait duré presque une heure. Les organisateurs revinrent pour annoncer les résultats. Le suspens était à son comble, Lina allait-elle s'imposer face aux autres malgré toutes les raisons qui auraient pu l'empêcher d'être ici ? Le résultat se fit sans appel : elle finit 3e, la seule

de l'équipe sur le podium. Tous les membres de l'équipe furent fous de joie. Tout le monde sauf Lucas ; en 4^e position, il fut très mécontent de se retrouver ainsi derrière une fille qui n'était qu'à sa première année de tir à l'arc, alors que lui en était à plus de quatre. Il décida de monter le groupe contre elle et prépara un plan machiavélique. Dès que les adultes furent hors de portée, il prit Lina à part et fit venir les autres qui en profitèrent pour détruire son arc et ses flèches avant de l'insulter et de lui faire des menaces de mort. Elle était pétrifiée et ne pu bouger, attendant qu'ils partent pour récupérer ses affaires puis avertir sa mère qu'elle voulait partir. Depuis ce jour elle ne remit pas les pieds dans le club.

Épilogue :

Quelques mois plus tard, un club reprit contact avec elle, grâce à sa mère qui ne pouvait supporter de la voir ainsi triste. Elle allait alors avoir 18 ans, quand la Fédération Française Handisport lui proposa de se joindre à eux. Elle s'intégra très vite et les résultats étaient toujours aussi bons que l'année d'avant, on lui proposa alors de participer aux Jeux Paralympiques.

La grande course de chars

Il était une fois, en -440 av JC, naquit une jeune princesse dans la ville de Sparte nommée CYNISCA. Elle avait des longs cheveux roux bouclés et des yeux verts clairs. Sa mère pensait que c'était la plus belle fille de Sparte. Son père, Archidamos, était fou de joie, même si il aurait préféré que ce soit un garçon.

Pourquoi ?

Parce que dans la Grèce antique, les garçons étaient considérés comme plus forts que les filles et ils étaient privilégiés. Cynisca n'avait pas le droit de gouverner Sparte.

La jeune fille grandit vite et on disait que c'était un « garçon manqué ». Elle préférait les beaux chevaux de son père comparés aux travaux ménagers par exemple.

Le matin, dès qu'elle avait fini de s'habiller et de se coiffer, Cynisca courrait près du balcon de sa chambre. Elle faisait semblant de regarder les lauriers roses et les magnifiques arbustes sur la colline qu'elle pouvait apercevoir, mais la jeune princesse regardait en réalité son père quand il partait à la chasse.

Elle rêvait de pouvoir faire comme lui, mais le jour où elle le lui avait demandé, il avait répondu distraitemment : « Voyons ma fille, ce sont les hommes qui chassent, et les femmes restent à la maison. Cela ne changera jamais ».

« C'est plutôt vous mon père qui voulez que cela ne change pas. Vous préférez que les hommes soient avantagés, mais si j'étais à votre place, je ferais tout pour arrêter ça ».

Malheureusement, Archidamos, avait l'habitude d'être respecté et il détestait les fortes têtes. Il la priva de dîner.

Pour se changer les idées, Cynisca jouait avec le fils de sa nourrice : Astyanax. Parmi tous les enfants qu'elle connaissait, Astyanax était le seul à penser la même chose qu'elle à propos de l'égalité entre les filles et les garçons. Cynisca lui raconta l'histoire de la dispute avec son père et Astyanax lui dit : « J'ai tout entendu, car j'étais dans la pièce au-dessus. Mais ne t'inquiète pas, j'ai écouté ton père qui disait en ton absence, que pour ton anniversaire, il allait t'offrir des chevaux. »

La jeune fille s'endormit dans l'excitation. Son anniversaire était justement le lendemain.

Le jour suivant, elle essayait d'avoir l'air calme. Astyanax n'avait pas menti : son père lui offrit quatre beaux chevaux avec une écurie. On installa un grand banquet en son honneur, et Cynisca entendit son père parler de jeux olympiques.

Elle demanda à sa nourrice, la mère d'Astyanax :

— C'est quoi les jeux olympiques nourrice ?

— Ce sont des jeux sportifs organisés en l'honneur de Zeus, tous les quatre ans. Il y a la course, le saut, la course de char et la lutte. Les femmes peuvent participer aux jeux si elles sont propriétaires des chevaux. En revanche, les femmes mariées n'ont pas le droit d'être présentes sous peine de mort. Tu as compris ?

— Nourrice, je ne suis pas mariée et j'ai des chevaux. Je pourrais y participer ?

— Ce sont les personnes les plus fortes de Sparte qui pourront jouer à ces jeux, Cynisca.

Pendant un mois, notre héroïne s'entraîna jour et nuit à la course de char avec ses chevaux, et elle finit par devenir un cavalier expert. Un soir, après avoir bien mangé, Archidamos demanda à voir sa fille. Il lui dit gentiment :

— Tu sais ce que c'est les jeux olympiques Cynisca ? Ou bien faut-il que je te l'explique ?

— Oui, je sais ce que c'est mon père. Ma nourrice m'a expliqué dans les détails. Je pourrais y participer ?

— J'ai quelque chose à te dire, Cynisca. La jeune princesse crut d'abord que son père avait ignoré sa question. Nous nous entraînons beaucoup pour organiser ses jeux. L'équipe de Sparte doit réussir, mais malheureusement, il nous manque quelqu'un pour la course de char à quatre chevaux. Il paraît que tu es une bonne cavalière, tu pourrais faire partie de l'équipe...

— Oui, j'en serai très honorée !

Ce sera la première fois que Cynisca verra une équipe olympique. Elle fit la connaissance de tous les athlètes, et entendit certains d'entre eux murmurer des propos misogynes. Cynisca pensa que ces jeunes gens s'attendaient à rencontrer un gros dur très fort au lieu d'elle. Ce n'était pas une raison. Ils devaient se comporter avec elle comme avec le gros dur très fort. La jeune fille n'arrêtait pas de donner des conseils, de s'entraîner et de s'améliorer.

Elle se fit un ami et le présenta à Astanyax. Il s'appelait Nausithoos. Un jour, le jeune garçon lui dit :

— J'ai entendu dire qu'un groupe de champions allait se plaindre à ton père que c'était intolérable que tu te permettes de leur donner des conseils. Ils veulent obtenir de t'exclure de l'équipe.

— Merci de m'avoir prévenue, répondit Cynisca.

Sans attendre une seconde de plus, elle partit en courant vers le palais de son père. Elle était très inquiète : Archidamos avait beau être respecté, il était parfois naïf. Cynisca avait tout fait pour ne pas être exclue du groupe, pour ne pas être traitée de "femmelette". Elle en avait assez d'être insultée. La jeune fille alla prévenir son père. Elle lui dit d'une voix douce :

— Cher père, des athlètes vont venir se plaindre de moi parce que je suis une fille. Ils vont inventer plein de mensonges pour que je ne participe pas aux jeux olympiques.

— Comment le sais-tu ?

— Un ami qui fait du lancer de javelot m'a prévenue, il s'appelle Nausithoos, le connais-tu ?

— Non, à propos du groupe d'athlètes, je leur dirai que tu participeras à la course de char.

— Merci mon père.

— Tu n'a pas à me remercier.

Elle revient aux écuries rassurée et excitée. Pourquoi excitée ? Parce que dans une semaine, les grands jeux commenceront. Elle sera devant un stade qui accueillera 3500 personnes qui la regarderont gagner... ou perdre.

3500 personnes ! Rien que le nombre l'impressionnait. Le lendemain matin, Nausithoos réveilla Cynisca très tôt. Il avait l'air pressé.

— Cynisca ! J'ai entendu dire par le groupe d'intrigants qu'ils allaient saboter ton char avec de la cire comme dans l'histoire de Pélops. Souviens-toi, Pélops voulait épouser la princesse Hippodamie, il a demandé à son cocher de couper la roue du char qu'il avait fait tenir avec de la cire. Tu vas prévenir ton père ?

— Non, tu as vu l'endroit où ils ont mis la cire ? demanda-t-elle tout en essayant de rester calme.

— Oui, pourquoi, tu as une idée derrière la tête ?

— J'en ai une. Dessine-le s'il te plaît, c'est très important.

Nausithoos dessina une petite fiole verte dans l'écurie de Cynisca.

Elle dit :

— Ce n'est pas très malin de la cacher dans ma propre écurie tu ne trouves pas ?

— Si c'est malin ! Ils l'ont très bien caché. Je suis sûre que même toi tu ne sais pas où elle se trouve. Si je te dis que c'est malin, c'est parce que si quelqu'un les surprend en train de venir vers les écuries avec une fiole, il aura des soupçons. Alors que si elle est sur place, c'est plus discret.

— Oui, c'est vrai, admit Cynisca. Accompagne-moi et montre-moi cette cachette. »

Nausithoos s'exécuta. Comme il l'avait réveillé à l'aube, l'écurie était dans l'ombre. Le jeune athlète avait raison : Cynisca n'aurait jamais pu trouver la fiole sans son aide. Il y avait une fente dans le mur de l'écurie et Nausithoos y plongea la main. Il en ressortit quelque chose de vert, mais Cynisca ne voyait pas très bien ce que c'était.

Elle savait que c'était la fiole.

Tous deux devaient rentrer au palais pour ne pas inquiéter leurs proches. Cynisca vida la fiole de cire dans un petit pot pour en faire une bougie. Elle aimait bien l'odeur de cette cire. L'odeur de la victoire contre mes ennemis, pensa-t-elle. La jeune fille songea à mettre de l'eau dans la fiole, mais elle ne savait pas si cela était très bon pour son char. Finalement, Cynisca décida de ne rien mettre dedans. Le groupe d'idiots croira que la cire a séché.

Plus que trois jours avant les jeux olympiques...

Pendant trois jours, Cynisca passa son temps à s'entraîner. Elle avait un petit défaut à corriger : elle tenait les rênes trop fort.

Un jour, Cynisca roula tellement vite que la roue de son char cassa. Son maître, Connidas, lui expliqua comment la réparer. C'était très facile à faire, et la jeune princesse se répéta cette technique de réparation avant de s'endormir à la veille des grands jeux. À chaque fois que Cynisca fermait les yeux, elle les rouvrait dix secondes plus tard pour s'imaginer comment serait l'adversaire qu'elle affronterait. Ce sera un « gros dur » ? Ou une femme, comme elle ? Elle décida d'aller faire des tours de char pour se changer les idées. En pleine nuit, elle serait plus tranquille.

Ça ne la dérangeait pas, car notre jeune héroïne dormait très peu. En marchant vers les écuries, Cynisca eut un doute horrible. Le groupe des misogynes avaient prévu grâce à la cire que la roue se casse devant tous les spectateurs, mais comme elle avait enlevé le contenu de la fiole, ils ont dû se dire :

— Tant pis la cire a séché, mais nous allons quand même casser la roue.

Quand Cynisca arriva enfin dans les écuries, la jeune fille constata qu'elle ne s'était pas trompée. Le char avait bien été saboté. Elle appela Connidas :

— Maître, la roue de mon char est cassée, venez voir !

Le vieux Connidas qui dormait encore moins qu'elle était réveillée. Il grommela :

— Je t'ai appris hier soir à réparer une roue et tu m'appelles parce que la tienne est cassée, tu me déçois Cynisca !

— Je sais la réparer, mais mon char a été saboté !

— Ça, c'est autre chose. Ça m'est déjà arrivé quand j'étais jeune. Je vais te dire comment faire.

Cynisca n'avait plus qu'une chose à faire, attendre le lendemain. Elle n'arrivait pas à s'endormir. Alors la jeune cavalière compta les chevaux.

C'est le grand jour ! Elle allait enfin voir ses adversaires ! Elle fut déçue de voir qu'il n'y avait pas de femme, à part elle. Son premier concurrent était athénien, et il s'appelait Euryloque. Il avait un

visage fin, avec des cheveux très blonds, et un air présomptueux. Le second s'appelait Octorios. Ce dernier avait des yeux perçants, et un nez pointu. Et Cynisca n'avait pas entendu le nom du troisième. Tout le monde acclamait Euryloque, et il regardait d'un air hautain tous ses adversaires. Cynisca pensa : cet homme ne mérite pas d'être sur cette piste aujourd'hui. Thémis, la déesse de la justice ne récompense pas les hommes comme lui.

Soudain, notre cavalière entendit : « Partez ! »

La foule retint son souffle. Euryloque était largement devant. Cynisca, qui était la deuxième, le rattrapait de plus en plus, et dans la foule, si on écoutait bien, on pouvait entendre : « Cynisca ! ! Cynisca ! ! ». Malgré ça, Euryloque était toujours en tête. La jeune fille n'était plus qu'à cinq mètres de lui. Quatre mètres maintenant...

« Dernier tour ! » hurla la voix qui avait donné le départ.

Le rival de Cynisca était maintenant à cinq mètres devant elle. Il ne restait plus que vingt mètres avant la ligne d'arrivée. Dix, cinq, et au dernier moment, notre cavalière le doubla !

On entendait crier que Cynisca dans les gradins. Son rival athénien rouge de colère et de honte, sortit son épée. L'arbitre avait beau siffler, Euryloque voulait se venger.

Les spectateurs, qui étaient contre ce mauvais joueur, franchirent les gradins et ils l'arrêtèrent.

Cynisca n'en revenait pas : c'était la première fois qu'elle jouait aux jeux olympiques, et elle gagnait.

Maintenant, la jeune fille devait exécuter le plan imaginé avec Connidas. Le groupe de misogynie allait commencer l'épreuve de lutte. Il y avait le chef du groupe, contre un jeune homme appelé Iolaos. Quand la foule se tut, Cynisca cria : « Iolaos, Iolaos ! ! ! »

Dix secondes plus tard, la foule se joint à elle. Son adversaire déconcentré, perdit le combat.

Conclusion :

Cynisca a été un modèle pour beaucoup de femmes qui firent comme elle : Nancy Wake, Claudia Ruggeri, Eufrosina Cruz, Malala Youzafzai, etc. C'est-à-dire prouver aux hommes que les femmes sont égales à eux. Au fond, ils l'ont bien compris. L'histoire de Cynisca est une histoire vraie dont l'auteur s'est inspiré. En vérité, on ne connaît pas sa date de naissance exacte. En tout cas, Cynisca a gagné deux fois la course de char à quatre chevaux.

La finale

L'entraîneur tenait le bateau, nous nous assîmes sur la coulisse aidés par des coéquipiers. Le Rhône était calme, plat, sans un souffle de vent. Nous fîmes deux-trois tours d'échauffement sur le fleuve.

Nous repérâmes les endroits où se trouvait le courant puis nous nous mîmes en direction du départ. Ce jour-là, j'étais en forme, car ma femme venait d'accoucher de notre premier enfant. C'était une fille, nous l'avions appelée Pia.

Le barreur me sortit de mes pensées en nous rappelant à l'ordre : « On est arrivé jusque-là ensemble et on finira ensemble parce que c'est notre projet ! Cette course, on lâche rien, on donne tout et on ne se démoralise pas, si on voit nos adversaires devant nous, on essaye de les rattraper et s'ils sont derrière, on leur met une distance, GO GO GO » Le mégaphone appela les équipes à se mettre en place, nous nous plaçâmes en colonne sur la ligne de départ, dans le couloir numéro 3. Je regardai nos adversaires et me dit « Ce n'est pas parce qu'ils sont grands et baraqués qu'ils sont une bonne équipe ». Notre barreur de nouveau nous adressa la parole : « N'oubliez pas le départ ! C'est tout. Si on le rate, on a beaucoup de difficultés à rester dans la course, alors que si on est ensemble et qu'on le réussit, on arrive mieux à y rester et on est plus motivé ». Le starter dit : « Pelle dans l'eau, attention, prêts, partez ! » Trois quarts, demi, demi, trois quarts. Nous réussîmes parfaitement notre enchaînement. On était devant. J'entendais à peine le barreur nous encourager. L'effort était si intense que je ne voyais rien, ne sentais rien et que mes oreilles étaient bouchées. Nous étions à la moitié de la course lorsque le mégaphone nous incita à nous arrêter. Nous nous demandâmes pourquoi ? Il cria « couloir 5, vous débordez sur le couloir 4 ! RECOMMENCEZ ».

Nous fûmes ébahis. Nous étions déjà fatigués et l'idée de recommencer m'épuisa encore plus. Nous retournâmes au départ, déprimés. Mes mains commençaient à me picoter légèrement à cause des cloques qui venaient d'éclater ; mon dos me faisait si mal à cause des à-coups que la douleur était incomparable. En voyant nos têtes crispées, le chef de bord comprit qu'on souffrait, il nous encouragea : « C'est pas grave, la douleur, c'est dans la tête ». Le mégaphone nous rappela sa formule « attention, prêt... » Ce fut le drame ce départ, une horreur, un massacre ; nos concurrents nous mirent une de ces distances, on était à la traîne.

Vers le milieu de la course, ma jambe, mes bras me faisaient souffrir et mon dos n'en parlons pas !!! Nous rattrapâmes petit-à-petit nos adversaires, à coup de rames. Nous enchaînâmes 10, 20 même 25 « accels » jusqu'à remonter deuxième. Nous étions à bout, mais nous ne lâchâmes rien. Notre bateau avançait si vite que je l'entendis vachement glisser sur l'eau. Nous étions au milieu de la course et je ne sentais plus mon corps et surtout ma jambe. Je ne pensais à rien j'étais si concentré à ne pas faire de fausse pelle que je n'avais pas remarqué que nous étions passés devant, donc premiers.

200 mètres avant l'arrivée, le barreur nous rappela qu'on allait passer dans une zone mouvementée. Les courants iraient contre nous et nous donneraient du fil à retordre. Une fois dedans, nous eûmes du mal à ramer. Nous avons l'impression que l'eau était dix fois plus lourde. Nos rames étaient de plus en plus compliquées à sortir du fleuve, quand tout à coup je fis une fausse pelle. Je me pris la rame en plein torse et elle faillit se casser ; le bateau se stoppa net comme un choc contre un mur. Nous fîmes un demi-tour et le courant ne nous arrangeait pas. Nous paniquâmes.

Nos adversaires nous rattrapaient pendant qu'on essayait de se remettre droit petit à petit, quand tout à coup ils ralentirent. Ils commencèrent à rentrer dans la zone à courant. Le barreur nous cria « c'est pas tous les jours qu'on est premier d'une finale donc du nerf !!! » Pendant que les autres équipes galéraient à traverser ces courants, nous nous remîmes dans l'axe.

Nous reprîmes de la vitesse avec une accel de 5 coups. La ligne d'arrivée était là, on allait la franchir pour notre club, pour notre équipe et surtout pour ma petite Pia. Je pensais tellement à ma fille, que je ne gardai pas le rythme au point de ne plus être accordé avec mes coéquipiers.

C'était la pagaille dans le bateau, nos pelles se tapaient, bref on était plus ensemble. Nous perdîmes de la vitesse donc de l'avance sur nos adversaires qui nous rattrapaient petit à petit. On descendait : « deuxième, troisième, etc », jusqu'à terminer dernier. Nous passâmes l'arrivée dégoûtés. Notre entraîneur nous aida à parvenir jusqu'à la berge. Il nous dit : « Ce n'est pas parce qu'on est arrivé dernier qu'on a tout perdu. On peut se dire qu'on l'a fait et qu'on est capable de le faire. C'est mieux de perdre que de gagner car quand on gagne on n'a pas d'objectifs pour l'année suivante. Alors que si on perd, on se dit l'année prochaine je ferais mieux. Bien joué à vous tous pour cette course qui m'a donnée des frissons. »

L'entraîneur nous aida à sortir et un camarade nous apporta nos fauteuils roulants, car nous avions tous une ou deux jambes en moins. J'étais épuisé, je n'arrivais plus à marcher. Notre coach m'aida à enlever ma prothèse en me disant : « Bravo pour ta petite fille. »

Médiathèque Nelson-Mandela
Bd Paul Cézanne, 13120 Gardanne
Tél. : 04 42 51 15 16
Fax. : 04 42 51 37 95
<https://mediatheque.ville-gardanne.fr>
mediatheque@ville-gardanne.fr